

# notre #3 temps

VIVRE BIEN VIVRE MIEUX

Limonades:  
le retour  
aux sources

**PSCHIT!**



**PRIX DÉCOUVERTE  
5 fr.**



**Arnaldur Indridason**  
Le maître du polar  
islandais se confie

**EXCLUSIF**

**Ostéoporose**  
Comment mieux  
la maîtriser!

**BIEN-ÊTRE**

## VIVRE ENSEMBLE

**TRANSMISSION** Artistes  
et artisans forment la relève

**RETRAITE** À 67, 68 ou 70 ans?  
Le débat est lancé

**SURCONSOMMATION** Les  
décroissants partent en croisade



## BEAUTÉ

Trésors et bienfaits  
de la ruche!



5 fr.

## HORLOGERIE

Coups de cœur  
et nouveautés 2015



## LITTÉRATURE

Quand leur vie  
devient un roman





# ARNALDUR INDRIDASON

## Le colosse aux pieds d'encre

Il est sans conteste l'un des plus grands maîtres du polar contemporain, mais les sunlights de la reconnaissance ne l'intéressent guère.

Il a pourtant accepté de nous recevoir sur son île natale pour nous parler sans détours ni fioritures de son dernier roman «Les Nuits de Reykjavik».

LA GRANDE INTERVIEW AVEC LAURENCE DESBORDES

L'important pour Arnaldur Indriðason, c'est l'écriture dans tout ce qu'elle a de subtil, de brut et de difficile. Le reste n'est qu'ornement sans intérêt. Ponctuel à une ou deux minutes près, il déboule du haut de ses presque deux mètres dans le salon du Holt, un hôtel du vieux Reykjavik. Il y aime bien l'atmosphère ancrée dans le passé et les traditions de son pays. Là, dans son antre fétiche aux murs ornés de la plus grande collection privée de peintures locales, nous sommes à mille lieues de l'univers design islandais qui se bouscule dans les pages des magazines branchés. Pour la traduction, il a choisi son ancienne prof de français, une dame aux cheveux gris qui l'a connu adolescent, scotché au radiateur du fond de la classe, «comme les cancre», me dit-elle dans un petit rire. «Mais il était très sage vous savez! J'avais compris qu'il ne voulait rien faire dans ma matière, nous avions donc un *modus vivendi*. Je ne l'embêtais pas

et il ne m'embêtait pas. Pour un élève plutôt mauvais en français, il a bien pris sa revanche!»

En effet, Indriðason a réussi l'exploit, au fil de sa quinzaine de romans, de donner des lettres de noblesse à un genre littéraire plutôt conpue. Ce Simenon de l'Europe du Nord qui puise l'encre dans ses racines islandaises est devenu un travailleur acharné et méthodique. Après les salutations d'usage, l'homme plie son double mètre pour mieux s'affaler dans un volumineux canapé de cuir roux patiné par le temps, et l'entretien commence sans autre préambule. Au fil de l'interview, l'écrivain quitte un peu de sa réserve et sa froideur polie, mais ne se défait jamais du manteau qu'il avait sur le dos à son arrivée.

**Le polar a souvent été considéré comme de la littérature mineure. Pensez-vous que les choses aient changé?**

C'est vrai qu'en Islande, quand j'ai commencé à écrire, le roman policier était mal vu et totalement déconsidéré. On oublie trop souvent que mon pays est le berceau des sagas, une forme littéraire qui a donné naissance au roman et à la poésie. Tout le monde, ici, trouvait donc sans intérêt, sans style et hors de propos d'écrire sur des crimes, car il y a trente ans l'Islande était plutôt calme et ne connaissait que très peu de délinquance, de délits ou de malversations. Moi au contraire j'ai plongé à corps perdu dans cette «sous-catégorie» que les écrivains, tout comme les lecteurs, évitaient de côtoyer. Mais pour répondre plus directement à votre question, aujourd'hui, je fais en sorte, dans mes livres en tout cas, qu'il n'y ait plus de différence entre ce que l'on appelle la belle littérature et le roman policier. J'essaie d'effacer cette démarcation car l'un comme l'autre se doivent d'être poétiques et extrêmement bien écrits. Je me dois d'avoir cette ambition et cette rigueur vis-à-vis de mes propres textes car la société islandaise et ses 330 000 habitants sont très exigeants vis-à-vis de leurs auteurs. C'est un public difficile qui appelle à la crédibilité. J'essaie donc de relever ce défi pour répondre à cette attente.

**Vous avez pourtant écrit deux romans, «Le Livre du Roi» et «Betty», qui ne sont pas des policiers, pourquoi?**

J'ai besoin, même si c'est assez rare, de prendre de temps en temps des vacances, de souffler et de m'éloigner d'Erlendur Sveinsson (ndlr: l'enquêteur récurrent et fétiche d'Indriðason). Il est un peu lourd, fatigant... Et puis cela faisait longtemps que j'avais envie de rédiger un roman noir dans la veine de James M. Cain, un auteur qui m'a beaucoup inspiré. C'est lui qui, la première fois, a abordé le thème de la femme fatale. Avec «Betty», je suis ses traces. Avec «Le Livre du Roi», j'avais envie de parler du colossal patrimoine littéraire islandais. Et j'avoue que j'ai vraiment eu beaucoup de plaisir à me plonger dans cet héritage, dans ce «Codex Regius», cette Edda poétique, à l'origine des mythes fondateurs scandinaves et germaniques, que certains ont du reste tenté de nous voler.

LES NUITS  
DE REYKJAVIK

**Il y a toujours une dimension historique ou sociétale dans vos livres. Ceci est-il dû au fait que vous avez accompli des études d'histoire et étiez journaliste?**

À mon avis, tous les écrivains dénoncent quelque chose. Quoi qu'il en soit, c'est ce que je fais. En plus de l'intrigue policière qui distrait, mon but est d'informer et de décrypter les rouages de la société islandaise. Je compose mon récit un peu dans le style du néo-réalisme nordique découvert lorsque j'étais enfant dans les romans du couple suédois Maj Sjöwall et Per Wahlöö. Leur héros s'appelait Martin Beck, il enquêtait, dans les années soixante, sur des violences ou des meurtres commis en Suède. Grâce à ces histoires, nous avons pu avoir un portrait précis du pays, de ses valeurs et de son évolution. C'est aussi ce vers quoi je tends avec Erlendur Sveinsson, c'est à dire vers le réalisme social islandais.

**Le meurtre à résoudre n'est donc qu'un prétexte pour faire le portrait de l'Islande?**

Pas forcément. Ils sont les deux piliers d'une même fondation, ils doivent être traités de manière équivalente. Dans «La Muraille de lave», j'estime avoir bien réussi à mêler inextricablement la critique sociale et la cupidité qui a entraîné cette crise bancaire de 2008. Mais j'avoue qu'entretenir le suspens n'est pas ma priorité. L'intrigue policière est bien sûr amusante à forger, mais ce sont surtout les personnages qui m'intéressent. Leur donner du relief, du caractère, une véritable et profonde identité car, pour qu'une histoire captive, il faut que l'on puisse se projeter. Et comme je ne suis pas dans le registre de la bagarre, des courses poursuites en voiture, des explosions, il faut que je me concentre sur les personnages car ils sont le sel de l'histoire et c'est par leur truchement que l'on retient l'intérêt du lecteur.

**Plutôt que le journalisme, le polar serait donc l'outil idéal pour dénoncer les malversations et les scandales?**

Le journaliste doit rapidement traiter les faits et c'est vrai qu'il n'a pas franchement le temps de se plonger dans les origines de telle ou telle affaire. Tandis que l'écrivain lui peut s'asseoir, se donner du temps et examiner les choses avec distance. Il peut parler des événements d'une autre manière, en ouvrant des perspectives. Donc, je dirais que oui, par le biais de la fiction, l'écrivain peut énoncer des vérités qui ne sont pas toujours bonnes à dire. ▶

**Du coup la littérature est un média plus efficace?**  
Peut-être... Mais le journaliste tout comme l'écrivain sont indispensables. Je dirais aussi que ce n'est pas forcément le rôle de la littérature que de placer sous les projecteurs les malversations et malhonnêtetés de notre siècle. La littérature est multiple. Tout y est permis et chacun peut y trouver ce qu'il y cherche. Moi, je suis ancré dans le réalisme social et cela me va bien ainsi.

**Pourriez-vous vous exprimer sur autre chose que l'âme islandaise ou pensez-vous que l'on ne peut s'inspirer que de ce que l'on connaît bien?**

Ma règle numéro un est justement de n'écrire que sur ce que je connais. Je pense donc que je ne serais pas capable de partir sur autre chose, mais cette question ne se pose pas car je n'en ai en pas du tout envie. Ce qui m'intéresse, ce sont les réalités islandaises. C'est ma salle de bal favorite pour ne pas dire idéale. L'Islande a connu des changements énormes depuis les années quarante. Le pays est passé de l'extrême pauvreté à l'extrême richesse. Lorsqu'il y a des changements aussi rapides et imposants, il est évident que certains restent à la traîne. Erlendur est ce genre de bonhomme pour qui les événements vont trop vite et c'est ce qui crée la dynamique de mes récits. La confrontation de deux époques, deux modes mais aussi deux philosophies de vie.

**Justement, Erlendur, qui signifie «étranger» en islandais, s'appelle-t-il ainsi pour souligner qu'il est étranger à sa propre vie, à ses enfants, qu'il traverse son existence comme un fantôme?**

Oui, car il n'a pas su tisser de liens. Que cela soit avec sa famille, ses contemporains ou même avec le temps qui passe. Il est finalement en dehors du coup car il est resté englué dans son enfance. On peut dire qu'il est mort en même temps que son petit frère. Donc le côté fantomatique lui colle parfaitement à la peau.

**Ce prénom «étranger» est une coïncidence avec le roman français de Camus?**

Oui, même si le personnage de Camus n'est pas très loin!!! (rires) On vient d'ailleurs de publier une nouvelle traduction de cette œuvre en islandais.

**Ce fameux Erlendur est obsédé par les personnes qui disparaissent et que l'on ne retrouve jamais. D'où vous est venue cette idée?**

Il existe beaucoup de livres en Islande sur ces disparitions, car nous aimons bien consigner dans des annales ou des journaux intimes les événements brutaux mais néanmoins réels qui sortent de l'ordinaire. Dans ma jeunesse, j'ai lu tout ce qu'il était possible de lire sur ces personnes qui se sont littéralement évanouies dans la nature, perdues à tout jamais dans un champ de lave, dans des glaciers ou en mer... En 1974, un homme du nom de Geirfinnur Einarsson a répondu à un appel téléphonique, il est sorti de chez lui sans le dire à sa femme et, la dernière fois qu'on l'a vu, il semblait attendre quelqu'un près du kiosque à journaux local. L'affaire n'a jamais été élucidée et a passionné toute l'Islande pendant des années. Lorsque j'ai créé Erlendur, je me suis dit qu'il y avait là un terreau tout à fait propice à l'évolution d'un enquêteur de police coincé dans le passé parce que son petit frère avait disparu lors d'une tempête de neige. Cet homme aurait donc forcément à cœur de résoudre des disparitions pour que les familles, ceux qui restent, puissent faire leur deuil. Pour qu'ils puissent continuer à vivre contrairement à Erlendur, qui lui finalement est resté bloqué dans le passé, le jour du drame.

**Vous terminez le roman «Étranges rivages» sur la disparition d'Erlendur qui s'évapore dans la lande. En avez-vous fini avec ce héros vieillissant?**

Franchement, je ne sais pas ce qu'il va advenir de ce monsieur. Il est vraisemblablement en hypothermie



**LE MEILLEUR C'EST QUAND ON SE SURPREND SOI-MÊME.**

quelque part dans les montagnes. Et l'hypothermie peut durer très longtemps! Erlendur est au congélateur pour quelques années. Le temps d'écrire d'autres romans sur sa jeunesse par exemple! (Il sourit malicieusement).

**C'est pour cela que nous le retrouvons dans votre dernier roman «Les Nuits de Reykjavik» à 28 ans au tout début de sa carrière policière?**

Peut-être que je ne peux pas me passer de lui finalement! Même dans «Duel», qui a pour toile de fond le grand tournoi d'échecs de 1972 à Reykjavik entre l'américain Bobby Fischer et le russe Boris Spassky, j'ai réussi à le faire apparaître à la dernière ligne ou presque alors qu'il ne participe absolument pas à cette enquête menée par Marion Briem, celle qui deviendra sa cheffe. C'est à ce moment-là que je me suis dit qu'il serait peut-être intéressant de revenir sur le passé d'Erlendur et de comprendre comment il est entré dans la police et est devenu commissaire.

**Tout comme vous, votre père, Indridi G. Porsteinsson, fut journaliste puis écrivain. Marchez-vous sur ses traces, ou est-ce tout simplement les hasards de la vie qui vous ont amené à suivre le même parcours?**

Ce n'est pas vraiment un hasard puisque mon tout premier souvenir est auditif. À la maison, dès ma petite enfance, résonnait en continu le crépitement des touches de la machine à écrire de mon père. C'était pour moi le plus beau son que l'on pouvait entendre et je rêvais d'apprendre à jouer un jour de cet instrument.

Donc, dès le journal du lycée j'ai pu utiliser cette fameuse machine, puis je suis passé au journalisme traditionnel tout en rédigeant pas mal de critiques de film. Je suis devenu très performant au niveau de la frappe mais pas seulement! Je réussissais de mieux en mieux à transférer mes idées sur le papier. Quand j'ai atteint l'âge de 34-35 ans et que je me suis mis en tête d'écrire un livre, j'avais déjà l'entraînement physique!

**Quand et comment écrivez-vous?**

Je suis quelqu'un de très organisé. Je me lève tôt et me mets à ma table de travail à 9 h et j'arrête vers 17 h. Je prends une pose pour manger, mais très courte. Certains jours, comme aujourd'hui par exemple, je réponds à des interviews ou à mes mails, mais je m'engage tous les jours à écrire, que cela soit quatre lignes ou une page. J'applique la technique d'Hemingway qui, à la fin d'une journée, laissait toujours une phrase en suspens pour s'obliger à la continuer le lendemain.

**Il vous faut longtemps pour écrire un roman?**

Au moins un an. La relecture et la réécriture de certains passages me prennent beaucoup de temps. Je suis très méticuleux et perfectionniste. Si une phrase ne me plaît pas, si je ne la trouve pas réussie, je peux passer des heures, voir des jours dessus, jusqu'à ce qu'elle fonctionne. Le pire, c'est que je bloque tant que je n'ai pas découvert ce qui cloche et que je ne l'ai pas amélioré. Ce n'est pas parce que c'est un roman policier que je vais faire des concessions sur le style et l'écriture. ►

**Quelles sont vos influences littéraires?**

Les fameux Maj Sjöwall et Per Wahlöö restent mes livres de chevet tout comme les œuvres de James M. Cain, de John Le Carré ou d'Anders Bodelsen, qui est associé au néo-réalisme danois. Je lis aussi beaucoup de poésie, des mémoires, des livres d'histoire mais quasiment aucun polar contemporain. Par exemple, je n'ai jamais ouvert un Mankell ou un Stieg Larsson. Je suis comme un chauffeur de taxi qui n'aimerait pas faire le tour du pays en voiture pendant ses vacances. En fait, je cherche l'inspiration dans toutes sortes de livres sauf dans les romans policiers d'aujourd'hui.

**Est-ce que je me trompe si j'affirme que, contrairement aux auteurs à suspens américains qui font un plan très précis avec un début et une fin avant de se lancer dans l'écriture, vous, *a contrario*, vous explorez des chemins inattendus au fur et à mesure qu'ils se présentent sous votre plume?**

Effectivement. Je sais de quoi je veux parler, comme par exemple la violence domestique, mais j'ignore quelle sera l'histoire. Je me laisse porter et guider par mes personnages. C'est comme si je prenais un train sans connaître sa destination. Et ce sentiment de découverte, c'est ce que je trouve de plus plaisant dans mon travail d'écrivain. J'aime être surpris par la tournure que prennent les événements, c'est à la fois fort agréable et totalement excitant. Le meilleur, c'est quand on se surprend soi-même.

**Vous avez souhaité la présence d'une traductrice franco-islandaise pour cette interview. C'est une façon de lutter contre cette américanisation du langage qui menace l'Islande?**

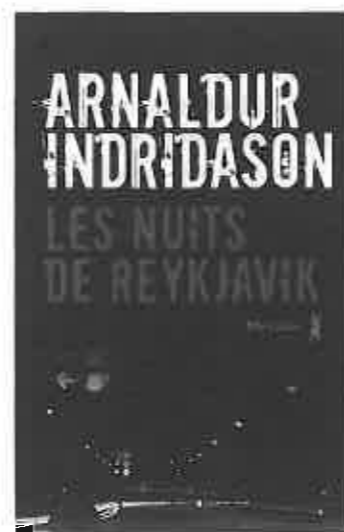
Non, c'est parce que c'est tellement plus confortable pour moi de pouvoir m'exprimer en islandais! Et même si je maîtrise bien l'anglais, je n'ai quand même pas la souplesse nécessaire pour répondre aux questions de manière précise. Dans sa langue maternelle, on peut vraiment dire ce que l'on a sur le cœur! Mais mis à part ça, c'est vrai que l'islandais est menacé par l'omniprésence de l'anglais. C'est une petite langue, très peu parlée qui s'affaiblit de plus en plus face aux influences extérieures. Certains linguistes pensent même que dans cent ans l'islandais se sera éteint, car ce ne sont pas que les mots d'emprunts qui nous envahissent, c'est la structure même de notre langue qui est en train de se modifier.

**Avec deux anciens romans, «L'Homme du lac» et «Duel», vous décrivez une Islande prise en étau entre le communisme soviétique et le libéralisme américain du temps de la guerre froide. Cette période semble vous avoir beaucoup marqué?**

C'est exact. Comme beaucoup d'Islandais, j'ai été très sensible à cette menace perpétuelle de conflit qui régnait. Nous avons peur que le monde s'éteigne car l'ombre de la bombe atomique planait au-dessus de nos têtes. Dès l'enfance, j'ai vraiment baigné dans cette atmosphère de crainte, de conflits, d'ambassadeurs renvoyés dans leur pays, d'espionnage entre les deux blocs. Bien sûr, cela a eu des répercussions politiques car certains Islandais étaient pro-russes, d'autres pro-américains et cela a créé un clivage qui a dominé toutes les questions culturelles de l'époque.

**Sinon, pour conclure, en Islande l'honneur du roman policier est lavé! C'est grâce à lui et à ses millions de lecteurs que le regard de la planète s'est porté sur votre petit pays, que la littérature et la poésie islandaises commencent à être traduites dans le monde entier et que du coup le tourisme se développe en masse...**

Je pense vraiment que ce sont les livres qui ont donné envie aux gens de venir visiter notre petit pays. Bien sûr, le genre décrié que fut le polar n'est pas étranger à cet intérêt, car il reflète extrêmement bien l'âme islandaise et sa culture, mais il n'a pas été le seul à ouvrir une fenêtre sur notre micro univers. Nos histoires, notre histoire islandaise à travers les sagas ou la poésie par exemple, ont contribué à tourner le regard de la planète vers notre petite île glacée.



«Les nuits de Reykjavik  
Arnaldur Indridason,  
Éd. Métailié